

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } " " 14 " six mois.
 } " " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFITTE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 15 novembre 1864.

BULLETIN.

L'événement du jour est le discours prononcé par l'Empereur d'Autriche à l'ouverture du Reichsrath. Contrairement aux suppositions des novellistes, ce document ne traite qu'accessoirement la politique extérieure. Il n'y est pas question des affaires d'Italie; les quelques mots consacrés à la Pologne indiquent un penchant conciliateur, et le renoncement prochain aux mesures coercitives. L'Empereur témoigne de beaucoup de sympathie et de grandes espérances à l'égard du Mexique. Quant à la politique intérieure, le discours de la couronne s'attache surtout aux progrès économiques et aux moyens à employer pour développer la richesse nationale. Il annonce un ensemble de concessions destinées à parfaire le réseau des voies ferrées de l'Empire, somme toute, le gouvernement autique paraît disposé à suivre franchement et activement la politique d'apaisement à l'intérieur et de bienveillance au dehors.

Les journaux de Turin nous apportent le texte du discours du général Lamarmora. C'est bien, comme l'indiquait l'analyse télégraphique, une affirmation discrète, mais réelle de l'aspiration du gouvernement italien vers Rome. Les explications de l'honorable ministre contredisent l'interprétation donnée au traité de septembre par le cabinet des Tuileries; il y a lieu de penser qu'elles amèneront, mais seulement après le vote des Chambres, une explication dans le *Moniteur*.

On écrit de Venise que dans la journée du 8, une bande d'insurgés a attaqué un détachement autrichien à Andreis, près de Maniago. Les Autrichiens ont eu plusieurs tués, dont un lieutenant, et un certain nombre de blessés. Les insurgés n'ont eu qu'un blessé qui est tombé entre les mains de l'ennemi. On assure qu'une nouvelle rencontre a eu lieu le 10 novembre dans la Carnia, près de Moggio.

Le *Tampico*, paquebot de la compagnie générale transatlantique, vient de mouiller sur rade à Saint-Nazaire. Il apporte des nouvelles du Mexique du 15 octobre. Il a à bord 88 passagers, parmi lesquels le prince Charles Bonaparte.

J. REBOUX.

Nous allons, avec l'unitarisme italien, de surprise en stupéfaction. MM. Pepoli et Nigra, contredits par M. Drouyn de Lhuys, sont dépassés par le général Lamarmora. Ce qu'ils insinuaient, le ministre des affaires étrangères du roi Victor-Emmanuel l'affirme péremptoirement. Rome, qui était perspective voilée, devient but avoué. Et non-seulement Rome, mais Venise. Le général Lamarmora, avec moins de ruse, a plus d'audace que M. de Cavour.

Qu'on en juge par les déclarations qu'il vient de formuler en plein parlement italien :

« Lors de la mort du comte de Cavour, l'Empereur Napoléon reconut généreusement l'Italie, ce qui rendit possible sa reconnaissance par d'autres puissances.

« En 1862, l'Empereur des français envoya son escadre complimenter le roi Victor-Emmanuel, à Naples. L'Empereur a peut-être eu des doutes jadis, comme plusieurs d'entre nous, sur la possibilité de l'unité de l'Italie, mais aujourd'hui, j'en suis convaincu, il pense que l'unité est irrevocable.

« Nous ne ferons pas un pas en arrière, nous irons en avant avec prudence et lenteur, mais sans relâche.

« La question de Rome n'est pas encore complètement éclairée dans les esprits, en ce qui touche au mode de sa solution; il n'est donc pas mauvais d'avoir du temps devant soi.

« J'ai grande confiance dans l'Empereur Napoléon qui connaît parfaitement la question romaine. Je crois aussi qu'il nous aidera pour Venise. »

Il n'y a pas deux conclusions à tirer de ces paroles, il n'y en a qu'une à savoir : que le traité du 15 septembre, stipulant en apparence le renoncement de l'Italie à Rome signifie en réalité la possession de Rome par l'Italie.

Le général Lamarmora prétend donc donner raison à ceux qui insinuent qu'en

signant la convention franco-italienne l'Empereur a été dupe ou complice.

Mais comme nous n'en croyons absolument rien, nous espérons qu'un démenti catégorique fera justice des affirmations du ministre, comme les dépêches de M. Drouyn de Lhuys à M. de Malaret ont mis à néant les sophistications de MM. Nigra et Pepoli.

A. BAYVET.

Le télégraphe de Vienne nous apporte le discours prononcé, le 14, par l'Empereur d'Autriche, à l'ouverture du Reichsrath. Ce document qui est fort étendu, n'exprime rien de bien positif au sujet des questions extérieures qui intéressent l'Autriche. La seule impression qui ressorte clairement du langage impérial, c'est que le maintien de la paix paraît vivement désiré par la cour de Vienne, dont la préoccupation dominante est la réorganisation intérieure de l'Empire, au point de vue de l'administration, du commerce et des finances.

L'Empereur François-Joseph se félicite de la solution donnée au conflit dano-allemand, grâce aux armes austro-prussiennes et à la réserve sage et équilibrée des puissances neutres qui a facilité l'entente finale. Il en conclut à l'importance de l'accord établi entre son gouvernement et celui du roi de Prusse. Nous ne discuterons pas, en ce moment, cette double appréciation; il nous suffira de dire qu'elle est sujette à commentaires, de même qu'une autre espérance exprimée dans le discours, en vertu de laquelle la confédération germanique va puiser des sentiments de concorde, dans la solution donnée à la question des duchés, par les deux grandes puissances allemandes agissant en dehors de leurs confédérés.

Nous remarquons encore un paragraphe concernant la situation de la Galicie dans ses rapports avec les affaires du royaume de Pologne, situation qui va permettre d'exonérer cette province du régime militaire qui pèse sur elle depuis deux années. Le reste est entièrement consacré aux douanes, aux travaux publics et aux finances. De l'Italie pas un mot.

En ce qui concerne les intérêts matériels, le programme impérial est fort large dans ses promesses. Deux budgets, (1865 et 1866) seront successivement présentés au Reichsrath auquel seront soumis, en outre, de nombreuses lois pour réaliser des économies et régulariser la perception des impôts directs de manière à la rendre

plus productive. Des garanties seront également accordées par l'Etat aux compagnies de chemins de fer, afin de faciliter le développement de leurs travaux.

Un dernier point nous reste à noter; c'est la résolution persistante que manifeste le discours impérial de poursuivre la réalisation de l'unification économique de l'Allemagne, indiquée comme but final de la confédération, par l'article 19 de l'acte fédéral. Cette résolution aboutira-t-elle à des résultats pratiques? Nous en doutons. En tout cas, nous allons voir bientôt M. de Schmerling à l'œuvre; car des modifications dans les tarifs douaniers autrichiens sont annoncées pour cette session.

Pour extrait : J. REBOUX.

On lit dans la correspondance adressée de New-York, le 31 octobre, au *Moniteur* :

« Les opérations des belligérants en Géorgie ou plutôt dans l'Alabama septentrional, où le théâtre de la guerre a été récemment transporté, continuent à être enveloppées de beaucoup d'obscurité. Il est question d'une tentative du général Hood contre Decatur, ville de l'Alabama, sur les bords du Tennessee. Ce qu'il y a de certain, c'est que, victorieux ou battus, les généraux du Sud sont parvenus pour le moment à détourner le théâtre de la guerre des environs d'Atlanta, à le transporter jusqu'à la frontière nord de l'Alabama, et qu'ils menacent d'envahir l'Etat du Tennessee. Il paraît aussi que le général Beauregard a rejoint l'armée de Hood, et qu'il la dirige en personne. Le général Sherman se trouverait donc en présence d'adversaires redoutables; on prétend qu'il sera obligé, pour leur résister et couvrir le Tennessee, de transporter le quartier général à Chattanooga.

« Il se confirme que, dans le Missouri, Price a battu en retraite devant les généraux du gouvernement fédéral et qu'il s'est retiré dans l'Arkansas. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Lubeck, 13 novembre.

La *Gazette de Lubeck* annonce que le navire à vapeur de la marine danoise le *Geysser*, est arrivé aujourd'hui à midi,

ayant à bord les plénipotentiaires danois qui sont repartis pour Vienne à cinq heures.

Milan, 13 novembre.

On écrit de Venise, le 11, à la *Perseveranza* que, dans la journée du 8, une bande d'insurgés a attaqué un détachement autrichien à Andreis près de Maniago. Les Autrichiens ont eu plusieurs tués dont un lieutenant et un certain nombre de blessés. Les insurgés n'ont eu qu'un blessé qui est tombé entre les mains de l'ennemi. On assure qu'une nouvelle rencontre a eu lieu hier, 10 novembre, dans la Carnia près de Moggio.

Londres, 14 novembre.

Müller a été exécuté ce matin à 8 heures, en présence d'une foule énorme. On assure qu'il n'a fait aucun aveu.

Saint-Nazaire, 14 novembre, 10 h. m.

Le *Tampico*, paquebot de la compagnie générale transatlantique, vient de mouiller sur rade. Il apporte des nouvelles du Mexique du 15 octobre, de Cuba du 21 et des Antilles du 27. Il a à bord 88 passagers parmi lesquels le prince Charles Bonaparte. La santé est bonne; les passagers débarquent.

Vienne, 14 novembre.

L'Empereur a ouvert en personne, ce matin à onze heures, la session du Reichsrath par le discours suivant :

« Membres très honorés de mon Reichsrath !

Après l'accomplissement, dans le courant de la dernière session, des conditions sous lesquelles le Reichsrath, en vertu de ses droits constitutionnels, peut traiter toutes les affaires de législation communes à tous les pays de la monarchie, je l'ai convoqué comme représentation universelle de mon Empire, pour exercer ses droits.

En ouvrant cette session, je vous salue, MM. les archevêques et princes de ma maison, et vous, vénérables, illustres et honorés seigneurs et messieurs des deux chambres du Reichsrath. Il est dans mes intentions, aussitôt que l'achèvement de vos travaux aura amené la clôture de cette session, de convoquer le Reichsrath restreint.

(Ici se trouve un alinéa assez obscur dont le sens est probablement celui-ci) :

« L'intérêt des divers pays qui composent la monarchie, comme celui de la monarchie tout entière, forme le but des efforts constants de mon gouvernement, et j'espère que ces efforts auront une heureuse issue.

« Toute une série d'événements importants a eu lieu entre la clôture de la dernière session et la journée d'aujourd'hui. L'acceptation, faite

EMILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 16 NOVEMBRE 1864

UN CRIME QUI MARCHE

(Suite)

— Au contraire, me dit M. Froidmantel, montrant ce bon sourire qui me fit, cette fois, l'effet d'un tic nerveux, je l'ai passée par ce qu'elle me semblait douteuse. Bien qu'un déficit de cinq francs ne signifie rien pour moi, j'aime autant qu'il soit au compte d'un autre qu'au mien. Cependant, poursuivait-il avec une bonhomie qui m'épouvanta, je ne regarde pas à faire courir un risque à ma bourse quand il s'agit de ne point ajouter à la misère des pauvres gens. Hier, par exemple, quand cette brave femme, ma locataire de la rue des Fossés-du-Temple, qui vit si chétivement de son petit commerce, m'a payé le terme échu de son loyer, j'ai remarqué tout de suite cette coquille de pièce, si parfaitement imitée d'ailleurs que, pour ne pas s'y laisser tromper, il faut cette sensibilité du tact que je possède et ma grande habitude de manier de l'argent. Un autre, à ma place, aurait brutalement refusé la pièce fautive; c'eût été inhumain. La somme que la pauvre femme venait de me compter présente, je le sais, de cruelles privations

courageusement endurées. Cinq francs de moins, ce serait une perte énorme pour elle. J'ai pris la mauvaise pièce avec les bonnes, sans sourcilier. C'était à peine une bonne action, et je ne comprends pas comment on se prive du plaisir d'obliger les malheureux quand il en coûte si peu pour leur rendre service; car j'étais bien sûr de passer la pièce fautive.

Continuant à me dévoiler son bon cœur de malhonnête homme, M. Froidmantel s'abandonna si complaisamment à ce monstrueux laisser-aller de compassion pour les pauvres, compassion qui ferait prendre la charité en horreur si ceci avait quelque chose de commun avec la charité, que, l'indignation me poussant, je l'arrêtai par cette réflexion :

— Mais, soit par mauvaise intention, soit seulement par mégarde, d'erreur en erreur et de tromperie en tromperie, il y aura nécessairement, au bout du compte, quelqu'un de volé.

Le mot était blessant, l'attaque brutale; j'aurais eu tort cependant de me reprocher ma violence : M. Froidmantel a la peau dure, il ne se sentit pas touché; loin de là, il trouva dans cette remarque un prétexte au contentement de lui-même.

— S'il y a quelqu'un de volé, me dit-il avec le sourire de la parfaite quiétude, du moins ce ne sera pas moi. Je n'ai pas glissé cette pièce de cinq francs parmi plusieurs autres d'une valeur incontestable pour la faire accepter; au contraire, j'ai voulu qu'elle fût en évidence et, bien mieux, j'ai pris soin de faire observer à mon fumiste, en réglant ce matin avec lui, que ladite pièce m'était suspecte. « Si on vous la refuse, lui ai-je dit, vous me la rendez. » Mais, continua-t-il, j'en suis certain, ce brave Crempu ne me la rap-

portera pas; il est plus riche que moi, mais si intéressé! Il craindrait de perdre ma pratique, d'autant plus qu'il y a peu de temps j'ai dû le quitter, et je suis son meilleur client.

Le nouveau possesseur de la pièce fautive se nomme Crempu; il est fumiste. Je n'avais pas besoin d'en savoir davantage. J'ai pris congé de ce singulier ami des pauvres. Il n'a pas été moins engageant à mon départ qu'à mon arrivée.

— Je suis charmé de vous connaître, m'a-t-il dit; j'espère que cette visite ne sera pas la dernière et que j'aurai le plaisir de vous mieux recevoir. Je réunis ici quelques amis à ma table le jeudi; quand vous le voudrez, il y aura un couvert de plus.

Au point de vue de la probité, il manque quelque chose à M. Froidmantel; mais, je le répète, comme aimable homme, il est complet.

Huit heures du soir. — Une affaire importante au palais, et chez moi un rendez-vous à heure précise, auquel je ne pouvais manquer sans compromettre de graves intérêts, ne m'ont permis de reprendre que fort tard dans l'après-midi ma liberté d'action, c'est-à-dire mes recherches. J'avais négligé, à dessein, de m'enquérir auprès de M. Froidmantel de l'adresse qu'il m'importait maintenant de savoir; j'éprouvais une profonde répugnance à lui confier la nouvelle résolution qui m'inspirait une anxiété qu'il ne comprenait pas; d'ailleurs, pour me renseigner, il me suffisait d'emprunter à un négociant du voisinage cet informateur universel qui ne ment pas à son titre d'Almanach des cinq cent mille adresses. J'envoyai ma chambrière le demander pour moi, et, dès que je fus seul, j'ouvris le volumineux répertoire, qui

m'indiqua aussitôt la demeure de maître Crempu, poëlier fumiste. Je le rencontrai chez lui, ce grand diable d'Allobroge taillé en hercule. Il n'a rien dans ses façons d'agir avec les gens et dans son langage qui rappelle l'inaltérable affabilité de son client. Je l'ai vu, il est vrai, dans un de ses mauvais moments; mais en a-t-il de bons? Il était occupé à congédier un de ses compagnons, et le poussait dehors avec si peu de mesure que le pauvre diable fit en pirouettant son entrée dans la rue, où il serait indubitablement tombé si le hasard de ma rencontre ne lui eût fourni un point d'appui pour éviter la lourde chute. Je le reçus dans mes bras et, par conséquent, je le vis d'assez près pour m'assurer qu'il n'était pas étourdi que par l'effet de cette rude secousse; la difficulté qu'il éprouva à retrouver son équilibre ne provenait pas seulement de la force d'impulsion qui l'avait jeté sur moi. Comme il grommelait assez haut, maître Crempu s'avança vers lui d'un air menaçant.

— Que réclames-tu encore? lui dit-il; tu as ton livret, tu as ton argent, va faire le lundi ailleurs; c'est interdit chez moi. L'ouvrier n'en demandait pas davantage et, quelque peu trebuchant, il s'éloigna. J'entrai dans la boutique.

Sans s'excuser du choc que je venais de recevoir, le fumiste me dit d'un ton bourru :

— Si vous venez pour vous arranger d'un poële, parlez à ma femme; si c'est pour de l'ouvrage en ville, laissez-lui votre adresse, on passera chez vous quand on pourra; il faut que je sorte tout de suite, afin d'embaucher ce soir un ouvrier pour qu'il remplace, dès demain, celui que je viens de renvoyer. Quel remerciement!

L'absence de maître Crempu ne me contrariait nullement, je l'avoue; il s'agissait d'une question de délicatesse, et, à l'air d'apitoiement agacé avec lequel la jeune femme regardait le brutal fumiste, je devinais qu'elle avait le cœur intelligent; donc, je devais m'entendre avec elle. Il allait sortir, sa femme le rappela.

— Voilà Jean bien loti avec sa paye, lui dit-elle; sans le vouloir, tu viens de lui donner la pièce que tu m'avais fait mettre de côté.

— Bah! tu m'étonnes, reprit-il d'un ton à laisser croire qu'il n'était pas bien sûr d'être aussi étonné qu'il voulait le paraître; au fait, poursuivit-il, pourquoi n'y voit-il pas clair? D'ailleurs, c'est assez bon pour être perdu au jeu ou dépensé au cabaret. — Et, comme la femme fit mine de vouloir réclamer, il reprit : — Mâle-toi de ton commerce et réponds à monsieur.

Sans autre adieu, il nous quitta, et je me trouvai seul avec M^{me} Crempu.

L'observation de celle-ci à son mari m'avait révélé ce fait désolant, c'est qu'une fois encore je venais de passer près de la pièce fautive et que je devais reprendre courage à la course pour la suivre de nouveau dans ses évolutions. Je ne laissai pas à la femme du fumiste le temps de me questionner sur le motif de ma visite: ce fut moi qui l'interrogeai rapidement.

— Votre mari ne travaille-t-il pas pour M. Froidmantel, propriétaire? N'a-t-il pas reçu de lui une pièce de cinq francs comme douteuse et qui est positivement fautive? N'est-ce pas cette même pièce qu'il vous avait dit mettre en réserve et avec laquelle il a payé l'ouvrier qu'il renvoie? Cet ouvrier ne se nomme-t-il pas, Jean? Où pourrais-je le trouver? Où demeure-t-il?